

La guérison pour tous ? (Mt 8.17)

Il a pris nos infirmités et il s'est chargé de nos maladies. Doit-on déduire de ce verset que, pour le chrétien qui prie avec foi en se plaçant au pied de la croix, la guérison physique est assurée ? Certains prédicateurs n'hésitent pas : « Le chrétien *doit* être guéri, il a le droit de *revendiquer* sa guérison, de même que le pardon des péchés est acquis par l'expiation, de même la guérison physique. » D'autres se demandent : « Pourquoi y a-t-il encore des malades dans les Églises ? Est-ce normal ? Si la guérison ne vient pas, est-ce à cause d'un problème caché, d'un péché non avoué ? » Ce verset qui annonce une bonne nouvelle deviendrait presque cause de tourments. Qu'a donc voulu dire Matthieu en citant ce passage d'Ésaïe ?

1. Le texte et ses mots

Les deux mots employés évoquent très clairement le thème de la maladie.

Asthéneia (et les mots de la racine apparentée) désigne presque toujours la maladie dans les évangiles et les Actes (seules exceptions en Mt 26.41 // Mc 14.38 et en Ac 20.35). Dans les épîtres, outre la maladie, le mot évoque la faiblesse (faiblesse inhérente à la condition humaine ou l'affaiblissement généré par les épreuves ; 2 Co 11.29 ; 12.10, etc.), l'incapacité à se sauver (« sans force » Rm 5.6 ; 8.3), l'humilité (1 Co 1.27, etc.) ; dans un seul passage il semble désigner le péché (Hb 5.2-3).

Les évangiles et les Actes parlent surtout de maladies qui sont guéries (sauf en Mt 25.36,39 ; le malade est visité et non guéri !). Ces guérisons sont conséquences de la proximité du Royaume (Mt 10.8). Elles sont opérées par Jésus (Mc 6.56 ; Lc 4.40 ; 5.15 ; 8.2 ; 13.11-12 ; Jn 5.5 ; 11.4, etc.) ou par les disciples (Mt 10.8 ; Ac 4.9 ; 5.15-16 ; 9.37 ; 28.9, etc.), quelquefois de manière très surprenante (Mc 6.56 ; Ac 5.15-16).

Ajoutons qu'en Luc 13.11-12 la maladie est attribuée à un « esprit de maladie » dont

la personne est délivrée (le v. 16 précise qu'elle était liée par Satan ; cp. Ac 10.38). En revanche, en Jean 11.4 Jésus précise qu'une maladie peut être « pour la gloire de Dieu » (cf déjà Jn 9.3 ; voir aussi Ga 4.13 à comparer avec Ac 16.6 où la maladie de Paul semble correspondre à « l'empêchement » provoqué par le Saint-Esprit).

Nosos. Le terme, souvent utilisé en binôme avec *malakia*, désigne toujours la maladie ou l'infirmité (Mt 4.23 ; 9.35 ; 10.1, etc.) au sens littéral (sauf en 1 Tm 6.4 où il est utilisé au sens figuré).

Les deux termes employés par Matthieu font donc très clairement référence à la maladie physique. Le contexte de notre verset (guérison de la belle-mère de Pierre et affirmation que Jésus a guéri *tous les malades* qu'on lui amenait) ne laisse aucun doute sur le sujet. On doit noter cependant que Matthieu n'utilise pas principalement le terme *asthénéia* pour raconter les guérisons opérées par Jésus. Il préfère le binôme *nosos* et *malakia* (« maladie et infirmité » Mt 4.23 ; 9.35 ; 10.1).

En lien avec ces deux substantifs Matthieu emploie deux verbes.

Lambanô : prendre, recevoir, obtenir, emporter... Jésus a pris nos maladies. A-t-il pris nos maladies comme il a porté notre péché ? On doit noter que jamais dans le Nouveau Testament le verbe *lambanô* n'est utilisé pour dire l'expiation du péché. 1 Pierre 2.24, qui se réfère aussi à Ésaïe 53, emploie le verbe *anaphérô* (porter, supporter ; cf. aussi Hb 7.27 ; 9.28). Jean utilise le verbe *aïrô* (enlever, ôter, lever ; Jn 1.29 ; 1 Jn 3.5). En revanche on notera que le verbe *lambanô* est utilisé en Ph 2.7 : le Christ « a pris » la condition d'esclave. Ce passage parle du Christ solidaire de notre condition, assumant pleinement l'humanité.

Bastazô signifie « ôter, supporter, porter ». Ce verbe n'est jamais utilisé pour dire l'expiation. La question se pose inévitablement. Matthieu a-t-il voulu inclure les maladies dans l'acte d'expiation du Christ, ou bien a-t-il simplement voulu dire que le Christ s'est solidarisé jusque dans la maladie ?

2. La citation

Matthieu cite un passage du prophète Ésaïe : la première moitié d'Ésaïe 53.4. La comparaison s'impose.

La citation n'est pas faite d'après la LXX. Littéralement la LXX dit : « *Celui-ci, nos péchés (tas hamartias hêmôn), il a portés (phérô) et pour nous il a souffert*. Le traducteur de la LXX a donc compris le TM dans le sens de l'expiation du péché (Pierre parle aussi du péché en 1 Pi 2.24) et non de la maladie comme Matthieu.

Voyons maintenant le TM. Il dit littéralement : En fait, nos maladies (hébr. *holi*), lui, il a portées (hébr. *ns*), et nos douleurs (hébr. *mak'ov*), il s'en est chargé (hébr. *sbl*).

L'hébreu *holi* signifie bien maladie, souffrance, blessure, affliction. Dans le livre d'Ésaïe il est utilisé au sens propre (És 38.9) ou bien au sens figuré comme métaphore du péché (És 1.5). Comment le comprendre en Ésaïe 53.3-4 ? Notons que le terme est plutôt utilisé métaphoriquement par les prophètes (voir Os 5.13 ; Jr 6.7 ; 10.19).

L'hébreu *makov* désigne la maladie au sens large (Jb 33.19 ; 2 Ch 6.29 ; Ps 38.18) mais aussi la souffrance en général (Ex 3.7 ; Ec 1.18 ; Lm 1.12). En Jr 30.15 et 51.8 le terme est utilisé au sens figuré comme métaphore pour dire le jugement de Dieu à cause du péché.

L'hébreu *ns* (soulever, porter, lever, enlever, emmener) était très bien traduit dans la LXX par *phérô* (porter, supporter, emporter...). On peut se demander si *lambanô* est un équivalent aussi strict car son sens est plutôt celui de prendre, saisir, s'emparer (voir cependant la remarque ci-dessous).

L'hébreu *sbl* (porter, charger) est très bien rendu par le grec *bastazô*. La paire *ns* / *sbl* se trouve aussi en Ésaïe 46.7 et n'est pas rare dans les textes proche-orientaux¹.

Que conclure ?

Matthieu semble bien avoir donné sa propre traduction du verset d'Ésaïe 53. Le choix des mots grecs qu'il propose est donc d'autant plus significatif de sa pensée.

Matthieu comprend très clairement le sens d'Ésaïe 53.4 en lien avec la maladie. En cela il s'éloigne de la LXX et s'appuie sur le sens littéral des termes *holi* et *makov*. Il est difficile de dire si le texte hébreu utilise les mots au sens propre ou au figuré. Le contexte d'Ésaïe 53 orienterait plutôt vers une interprétation figurée car le vocabulaire du péché y est fortement présent. De plus 53.11 dit que le serviteur s'est chargé (*sbl*) des fautes (*awôn*) ; 53.12, qu'il a porté (*ns*) les péchés (*hēp*) (les deux verbes sont traduits par le grec *anaphérô*).

Que dire de l'utilisation du verbe *lambanô* pour traduire l'hébreu *ns* ? Dans la LXX *lambanô* traduit fréquemment ce verbe dans l'expression *ns awôn* ou *ns hēp* : porter le péché. En fait le verbe *lambanô* est presque toujours utilisé quand c'est l'homme qui porte son propre péché (la majorité des attestations dans l'AT). Par contre il n'est utilisé qu'une seule fois (Os 13.4) lorsque c'est Dieu qui « porte le péché » (sur le sens de cette expression, voir ci-après). Pourquoi Matthieu choisit-il le verbe *lambanô* plutôt que *phérô* ? Voulait-il éviter un verbe trop étroitement lié à l'idée d'expiation dans le NT ?

¹. *New International Dictionary of Old Testament Theology and Exegesis (NIDOTTE)*, Grand Rapids, Zondervan, 1997, vol. 3, p. 160-161.

3. Que voulait dire Matthieu ?

Matthieu pensait-il dire que l'expiation valait pour la maladie comme pour le péché ? Ou bien seulement que le Christ s'est fait solidaire de nos maladies ?

L'idée que Jésus serait solidaire de nos maladies semble bien présente dans la pensée de Matthieu. Lui seul reprend la parabole du jugement dernier (Mt 25.31-46) qui dit que, d'une manière mystérieuse, le Christ s'est solidarisé avec nos souffrances : « *J'ai été malade et vous m'avez visité... Seigneur quand t'avons-nous vu malade et t'avons-nous visité ?... Toutes les fois que vous l'avez fait à l'un de ces plus petits de mes frères, c'est à moi que vous l'avez fait.* » (Mt 25.36,39,40). Le Seigneur affirme que la maladie de ces plus petits de ses frères est aussi sa maladie. Il y a donc une solidarité dans la maladie qui est clairement exprimée ici sans que soit présente la notion d'« expiation » de la maladie. L'idée est donc bien biblique et découle du fait que le Christ a pris notre condition (Ph 2.7). Mais est-ce le sens en Matthieu 8.17 ? On a l'impression que ce texte veut dire plus.

Comment considérait-on la maladie à l'époque biblique² ? De nos jours, la maladie est un événement relativement isolé, un dysfonctionnement physiologique que la médecine cherche à soigner. À l'époque biblique, la maladie est vue comme une agression de la mort sur la vie (à une époque où la médecine était moins avancée, la mortalité consécutive à la maladie était beaucoup plus importante). Souvent la maladie rendait impur et inapte à rendre un culte à Dieu. On la considérait même dans certains cas (mais pas toujours) comme étant liée aux démons (Lc 13.11,16 ; Ac 10.38).

Maladie et péché sont-ils liés ? La Bible ne dit jamais que toute maladie est la conséquence d'un péché particulier. Le livre de Job est une vive protestation contre une telle idée (c'était pourtant l'affirmation de ses amis ; voir Jb 8.1-22 ; 11.6 ; 22.1-30 ; les disciples semblaient aussi le penser mais Jésus les contredit, voir Jn 9.1-3 ; d'autres textes évoquent la maladie sans qu'il soit fait mention du péché, Ph 2.26ss ; 2 Tm 4.20). Néanmoins, un lien direct est quelquefois affirmé (Dt 28.21ss,27ss,35ss ; Ps 38. 1 Co 11.29-30). Pour la Bible, la maladie ne peut se développer que dans le sillage du péché. Là où le péché et la mort auront disparu, elle disparaîtra aussi (És 33.24, cf. 25.8 ; Ap 21.3-4 ; 22.2). La maladie est une des conséquences de l'état de péché du monde. Selon les termes

² Les considérations de J. B. GREEN, « Guérison » dans T.D. ALEXANDER et B.S. ROSNER (sous dir.), *Dictionnaire de Théologie Biblique*, Cléon d'Adran, Excelsis, 2006, p. 619ss sont fort utiles.

d'Henri Blocher elle fait partie des « arrhes » de la mort³. Comme la mort, la maladie est une tragique conséquence de l'intrusion du péché en ce monde.

Jésus est venu porter les péchés. Il est aujourd'hui largement admis que l'expression « porter le péché » (*nš'āwôn*, *nš' hēp'* ou bien *nš' hattāp't⁴*) peut avoir deux sens différents :

1. « Enlever le péché », d'où « pardonner » si Dieu en est le sujet (Ex 34.7 ; Nb 14.18 ; Ps 32.5 ; 85.3 ; És 33.24 ; Os 14.3 ; Mi 7.18). Dans certains cas, le sujet peut être un homme à qui il est demandé de pardonner le péché d'un autre (Gn 50.17 ; Ex 10.17 ; 1 S 15.25 ; probablement aussi Ex 28.38). Généralement, dans ces cas, la LXX ne traduit pas le verbe *nš'* par *lambanô* (seule exception, Os 14.3).

2. « Porter le péché, en subir la peine, assumer le châtement ». C'est l'idée qu'un individu assume les conséquences de son péché. C'est l'usage le plus fréquent (*nš'āwôn* : Ex 28.43 ; Lv 5.1,17 ; 7.18 ; 17.16 ; 19.8 ; Nb 5.31 ; 18.1,23 ; *nš' hēp'* : Lv 19.17 ; 20.20 ; 22.9 ; 24.15 ; Nb 9.13 ; 18.22,32 ; Éz 23.49). Dans ces cas, mis à part Ex 28.43, la LXX traduit toujours le verbe *nš'* par *lambanô*. Dans certains cas, il semble qu'un homme puisse « porter le péché » d'un autre, c'est-à-dire en assumer les conséquences à sa place (Nb 30.16 ; És 53.12 avec *lambanô* dans la LXX) ; ça peut aussi être un animal (Lv 16.22).

Pour le NT, dire que Jésus a porté notre péché, c'est dire qu'il en supporte la peine, le salaire, à savoir la mort. Jésus a porté notre péché, il a subi notre mort afin que nous vivions pour la justice (1 Pi 2.24). Matthieu voulait-il dire que Jésus a aussi endossé nos maladies, conséquences de l'état de péché ? Qu'il a porté nos maladies afin que nous vivions en bonne santé ? Sa réponse me semble être tout en nuances.

D'un côté il dit : « oui ». De même que Jésus a pris sur lui notre mort, il a aussi pris nos maladies. Comme la mort, la maladie est une conséquence du mal qui règne dans le monde. Elle ne peut exister que dans un monde affecté par le péché. En mourant sur la croix, Jésus nous délivre de la mort et de toutes ses anticipations, parmi lesquelles la maladie. La mort et la maladie ont perdu leur aiguillon, elles n'ont plus le pouvoir de nous séparer de Dieu.

Mais Matthieu fait preuve de prudence, et aussi de sens pastoral. Il sait bien que des malades sont présents dans l'Église (le NT en témoigne, Ga 4.13 ; Ph 2.26-27 ; 2 Tm 4.20 ; 3 Jn 2). Ses choix de traductions me semblent manifester cette prudence.

L'utilisation de *lambanô* et *bastazô* plutôt que *phérô* ou *airô* me semble aller dans ce

³. Voir H. BLOCHER, « Péché » dans *Grand Dictionnaire de la Bible*, Cléon d'Adran, Excelsis, 2004, p. 1231.

⁴. Sur cette expression voir *NIDOTTE*, vol. 3, p. 162-163.

sens, comme si la guérison physique ne devait pas se manifester de la même manière que le pardon des péchés.

L'utilisation du binôme *astheneia* et *nosos* au lieu de *nosos* et *malakia* va aussi dans ce sens. C'est bien de maladie qu'il parle, mais le fait que le Christ a porté ces maladies ne signifie pas que cela se traduira, systématiquement et maintenant, par des guérisons semblables à celles que rapporte l'évangile.

Pourquoi en est-il ainsi ? Si les guérisons sont bien des signes du royaume qui vient, il ne faut pas oublier que le royaume n'est pas encore là dans toute sa plénitude. Il s'est approché. En la personne de Jésus il s'est manifesté avec puissance mais pas encore dans toute sa plénitude. Cette plénitude est réservée pour le jour du retour glorieux du Seigneur. C'est alors que s'accomplira la prophétie d'Ésaïe 33.24 : « *Aucun de ceux qui demeurent là ne dit : je suis malade* » ou la parole d'Apocalypse 21.3-4 : « *Il n'y aura plus ni deuil, ni cri, ni douleur...* ». Alors aussi sera détruit le « dernier ennemi » (1 Co 15.26). En attendant, nous qui avons reçu les prémices de l'Esprit (les guérisons miraculeuses que Dieu accorde avant son retour comptent parmi ces prémices), nous soupçons encore après la rédemption de notre corps (Rm 8.23).

La maladie est une épreuve pour le chrétien comme pour le non-chrétien. Cependant le chrétien peut avoir cette assurance que, même si elle conduisait à la mort du corps, elle ne pourrait pas le séparer de l'amour de Dieu car le Christ, en la prenant sur la croix, lui a ôté son terrible pouvoir.

Stéphane GUILLET